

Introduction

Autor(en): **Célis, Raphaël**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1993)**

Heft 1

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

INTRODUCTION

A la veille de la deuxième guerre mondiale, Edmund Husserl se fit l'annonceur tout à la fois d'une « crise » de l'humanité européenne et d'une crise des sciences de l'Occident. Selon le diagnostic de ce philosophe, cette crise avait entre autres pour origine l'écart grandissant qui se creusait entre le succès de la rationalité scientifique sur le plan technique-opératoire et son incapacité à contribuer à l'élaboration d'un ordre éthique et politique qui satisfasse aux exigences de sens de l'homme concret. Ce thème de la dissociation de la Raison, que Max Weber avait développé à sa manière une vingtaine d'années auparavant, n'a pas cessé d'être réactualisé depuis lors. On le retrouve par exemple au cœur des débats qui se forment aujourd'hui autour de la pensée de Jürgen Habermas ou de Hans Jonas. Néanmoins, ce que nous appelons encore toujours du nom de « crise » n'invite plus seulement la philosophie à circonscrire les limites de la validité de la méthode scientifique en posant à nouveaux frais la question de sa légitimité et de ses fondements. La crise désigne à présent le séisme qui ébranle toute la pensée occidentale — séisme qui trouve en grande partie son épicentre dans les sciences elles-mêmes — et qui contraint celle-ci à réévaluer de fond en comble la priorité qu'occupe en elle la fonction du savoir, à en pratiquer la généalogie et à en reconsidérer le sens.

Les six premiers textes de ce cahier problématisent, à des niveaux divers, l'intrigue compliquée qui s'est nouée entre la philosophie et la science tout au long de leur cohabitation. Les illusions à cet égard ne manquent pas. Pour les uns, philosophie et science font partie à l'origine d'un projet unitaire et indivis, dont les textes du lointain passé seraient les témoins privilégiés. Pour les autres, qui font d'ailleurs appel aux mêmes sources, la démarche empirique du savoir et la spéculation centrée sur la

recherche des principes ultimes d'intelligibilité du monde se seraient d'emblée constitués en deux discours séparés. Comme vise à le démontrer A. Neschke, l'interprétation textuelle rigoureuse des présocratiques débouche sur de tout autres conclusions : l'observation et la relation des faits, la construction de modèles parfois inspirés par l'imaginaire mythique, et l'interrogation tournée vers ce qui transcende le devenir sont autant d'attitudes qui se chevauchent et qui se motivent réciproquement dans l'antiquité. La situation est certes différente à l'époque moderne. L'autonomisation des sciences empirico-analytiques, lesquelles prétendent à leur fondation autonome, consacre un divorce sans précédent entre philosophie et connaissance. Mais, à cet endroit de l'histoire également, il serait naïf de croire que l'émancipation du savoir se soit produite sans s'accompagner d'une métaphysique particulière, dans l'ignorance souveraine de la question qui meut la pensée occidentale depuis ses débuts. L'œuvre de Kant, qui voulait édifier le «tribunal» de la Raison, assignant sa place à la connaissance et à chaque faculté porteuse de signification, constitue pour I. Schüssler le lieu privilégié d'une interrogation sur l'ontologie, secrète ou explicite, des sciences hypothético-déductives. La lecture attentive de cette œuvre démontre qu'il ne pourrait s'agir, pour la philosophie, de renoncer à questionner les modes du savoir en tant qu'interprétations de l'être. A. Schild fait apparaître un autre aspect de cette neutralité ontologique simulée du positivisme techno-scientifique : il se pourrait, montre-t-il, que l'indifférence envers la question de l'être soit elle-même l'enjeu ultime de l'inquiétude écologique de notre fin de siècle. Car le malaise profond, dont l'écologie se fait le porte-parole, concerne moins la dégradation mesurable de notre milieu naturel (qu'un ensemble de mesures techniques adéquates suffirait à compenser) que notre incapacité grandissante à séjourner auprès des choses du monde et à nous laisser interpellé par ce qu'elles ont à nous dire.

Toutefois, l'on serait peut-être en droit de supposer que cette connexion étroite entre philosophie et connaissance appartient à une forme de pensée révolue — métaphysique — dont la révolution nietzschéenne aurait contribué à nous affranchir. Si la question de la vérité fait place à celle de la valeur, si la norme du «réel» cède son privilège à la «vie» et à sa célébration esthétique et morale, ne peut-on donner congé au souci propre à la philosophie première de légiférer sur les sciences, et laisser celles-ci se déployer en fonction des stratégies immanentes à leurs cons-

tructions ? C'est là une thèse qui fait florès aujourd'hui. La méditation sur les textes de Nietzsche, pratiquée par P. Favre et G. Albertelli, fait toutefois apparaître le tournant post-métaphysique sous un jour plus complexe. Qu'il s'agisse pour Nietzsche, tantôt de déprécier le rôle joué par la connaissance positive, pour la rendre responsable de la réduction nihiliste opérée sur l'homme, tantôt de transmuier cette réduction en un «gai savoir» pénétré de lucidité bio-physiologique, une certitude demeure : c'est qu'il n'est pas question d'abandonner à la science la gestion de la vérité ni, par conséquent, de ramener le rôle de la philosophie à celui d'une sagesse pourvoyeuse de buts, de finalités et de valeurs. L'étude de F. Merlini démontre d'ailleurs, à l'inverse, qu'une science comme l'histoire, aussi directement aux prises avec la réalité éthique de l'homme, n'a jamais cessé de s'expliquer avec l'idéal de la *mathesis universalis* et avec la méthode constituante de vérité dont celui-ci se réclame.

Les trois derniers textes du cahier illustrent concrètement l'entrelacs discursif que tissent philosophie et science au niveau de leurs énoncés. L'angle de réflexion privilégié de la philosophie des sciences et de l'épistémologie contemporaines est le problème du langage. C'est en référence à la logique, à l'analytique des propositions ou à l'usage des idéalités mathématiques que l'on définit le plus souvent le statut d'un discours à prétention cognitive. A ce propos, P.-Y. Hunziker nous rappelle ce que nous devons aujourd'hui à la pensée originale de Ch. S. Peirce lequel, bien qu'il n'ait point renoncé à la présentation d'un tableau organisé et hiérarchisé des sciences, édifia le projet d'une grammaire spéculative dont les normes n'étaient plus puisées dans l'ontologie, ou dans une grammaire pure des significations, mais dans une pragmatique des signes, chargée de l'élucidation des conditions de possibilité de la signifiante en général. Cette prise de position, comparable à certains égards à celle de L. Wittgenstein, a contribué à modifier de fond en comble les relations critiques entre science et philosophie, obligeant cette dernière à renoncer à toute notion de la vérité qui prétendrait dissocier son contenu des interprétants langagiers qui la signifient. C'est d'ailleurs à cette réciprocité entre la «vision» théorique et le «dire» de cette vision que nous reconduisent aussi les contributions d'A. Etienne et de N. Janz sur les métaphores constituantes de l'intention du savoir chez Platon et chez E. Cassirer. Dans les deux cas, l'on prend conscience que la compréhension philosophique, lorsqu'elle cherche à énoncer la situation du

savoir face au réel ou à rendre compte de son sens pour la communauté humaine, ne peut faire l'économie d'un certain nombre d'images, que celles-ci soient empruntées au domaine de l'optique (miroir, réflexion, réfraction) ou au domaine des opérations praxéologiques (navigation, pilotage, maîtrise des éléments).

Par cette publication commune, les chercheurs de la section de philosophie — qui ne sont malheureusement pas tous représentés dans ce volume — entendent montrer que la question de la «scientificité» des savoirs demeure une question privilégiée de leur discipline. Il ne saurait s'agir de reléguer cette dernière à l'étude des «visions du monde» résiduelles du savoir, desquelles la science se serait prétendument affranchie en se consacrant à une forme de vérité enfin «objective» et purifiée de toute contingence historique et langagière. Au regard d'une analyse critique, il apparaît aujourd'hui plus que jamais, comme le disait B. Russell, «que les prémisses des sciences forment un ensemble de présupposés qui ne sont ni empiriques ni nécessairement logiques¹».

Raphaël CÉLIS

1. Bertrand RUSSEL, *Human Knowledge: Its Scope and Limits*, Londres: Allen & Unwin, 1948, partie 6, ch. 2.